6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 9 fr. 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Dimanche 20 Décembre 1908

GRAVE ACCIDENT AUX MINES D'ANICHE. - DEUX MINEURS TUÉS

SOCIALISME ET ANARCHIE

Il n'est pas trop tard pour parler de la belle et imposante manifestation, organisée dimanche dernier par le Syndicat des Mineurs du Pas-de-Calais en l'honneur de Jaurès.

Pour la première fois, peut-être, les anarchistes ont pu, grâce à l'intervention du leader socialiste, exposer librement, longuement, abondamment, leurs théories. Devant des milliers de mineurs, venus d'un peu partout, des bassins d'Anzin et du Nord, aussi bien que du Pas-de-Calais, le compagnon Girault, expressément délégué, a parlé pendant plus d'une heure et nous a dit comment il comprenait la société de demain.

Il ne faut pas nous en plaindre. Cette démonstration était utile, nécessaire, indispensable, pour que les travailleurs de la mine, dans l'esprit desquels un doute pouvait germer ou subsister, fussent à jamais convaincus du néant des théories chères aux broutechoutistes.

Le compagnon Girault a pris soin de nous dire qu'il ne voulait ni des retraites ouvrières, ni de l'impôt sur le revenu, ni des lois sociales destinées à protéger le travail. Dix-neuf sous par jour ! a-t-il dit en donnant à sa La Valière un pli gracieux. Peuh ! Qu'est-ce que cela pour les invalides du travail ? C'est la miette du banquet social que le vieil ouvrier sera forcé d'aller chercher à genoux, sous la table des repus.

Ce que rêve le fougueux libertaire aux mains blanches, c'est une société où le gouvernement disparaîtra en même temps que le bourgeois, où les lois n'existeront qu'à l'état de souvenir, où chacun sera libre de faire à sa guise, où l'individu sera son maître, tout ayant subi un nivellement rigoureux, les forces physiques de l'individu comme le reste, sans doute, pour empêcher que subsiste la pratique barbare de la loi du plus fort.

Eh ! oui. Pendant une heure, les ouvriers mineurs ont écouté la leçon anarchiste, assez bien dite, d'ailleurs, parce qu'apprise par cœur. Pas de réformes. Foin des améliorations ! Sornettes que la socialisation des instruments du travail ! Puffisme que l'organisation raisonnée et persistante de la classe ouvrière pour la conquête de tous les pouvoirs ! Il n'y a de vrai que l'anarchiste libre dans la rue libre.

Ces théories cahotiques ont eu le don de faire rire les ouvriers qui, par déférence pour Jaurès, ont laissé le compagnon Girault débiter abusivement des calembredaines qui n'avaient pas même le mérite de la nouveauté.

Autre chose a été le discours nourri, substantiel, éclatant de force, de l'orateur puissant qui, plus que tout autre, a le droit de parler au nom du prolétariat mondial. Jaurès a écarté d'un geste dédaigneux les insinuations habituelles dont les anarchistes sont prodigues à l'égard des socialistes qu'ils attaquent pour des raisons qui ne sont pas toujours avouables. Au vide de théories absurdes, d'une application impossible, il a opposé les résultats tangibles des longues années de luttes du prolétariat contre le capitalisme qui l'opprime. A la fragilité de la thèse anarchiste, il a opposé la ferme et solide conception socialiste. L'organisation méthodique de la classe ouvrière en Allemagne, en Angleterre, en France, aux Etats-Unis.

Au néant de la société telle que la voudraient quelques malades, il a opposé la société de justice, de fraternité, de bonheur que le socialisme instaurera un jour sur les ruines de la société bourgeoise.

Les anarchistes couvrent de railleries le suffrage universel qui n'a pas donné ce que l'on attendait de lui. A qui la faute ? sinon aux ouvriers qui, à quelques exceptions près, n'ont pas encore su faire un usage utile de leur bulletin de vote.

Si l'impôt sur le revenu qui permettra d'appliquer de nouvelles réformes ouvrières est combattu violemment par de faux républicains, si le projet de retraites ouvrières a été mutilé par les Cuvinot du Luxembourg, si la loi de huit heures dans les mines est accrochée au Sénat, si enfin les ouvriers n'arrachent pas davantage à la République, c'est qu'ils sont insuffisamment organisés et qu'ils votent encore pour des hommes dont les intérêts sont opposés aux leurs.

Le parti socialiste, les syndicats ouvriers ont fait beaucoup. S'ils n'ont pas fait davantage, c'est que l'éducation des travailleurs n'est pas achevée. Et ce n'est pas sans fierté que nous avons entendu l'homme qui connaît le mieux la situation politique et économique du pays, le militant le plus qualifié pour rendre justice à l'effort ouvrier, dire que si tous les travailleurs français avaient aussi bien compris leur devoir de classe que les mineurs du Pas-de-Calais, unanimement groupés dans leur syndicat, la question sociale aurait fait un pas décisif.

C'est vrai. De toutes parts les syndicalistes que n'aveuglent pas des passions étroites, donnent en exemple le Syndicat des Mineurs du Pas-de-Calais, vantent son esprit pratique et bienfaisant, exaltent son œuvre réformatrice. Mais si cela est flatteur pour les artisans de cette œuvre, il ne faut pas oublier que nous avons en face de nous la fraction du capitalisme la plus intraitable, la plus dure, la plus dangereuse qu'il soit.

Ah ! les Compagnies aimeraient certainement mieux avoir en face d'elles tous les Girault de la création que ce prolétariat minier intelligent, dont la conscience de classe se développe tous les jours. Par bonheur, les travailleurs du sous-sol restent sourds aux excitations anarchistes, et c'est d'un pas sûr qu'ils marchent dans la voie que nous leur avons tracée. Rien ne détournera du but la masse imposante de ces hommes énergiques qui acclamaient dimanche dernier la République Sociale.

Emile BASLY,
Député du Pas-de-Calais.

Hier & Aujourd'hui

Le cas Vandervelde

La presse antisocialiste a fait grand tapage autour des incidents survenus dans le Parti ouvrier belge, à la suite des interventions du citoyen Vandervelde, en faveur de la reprise du Congo par l'Etat belge. Le Parti socialiste avait constamment manifesté son hostilité à cette reprise ; le camarade Anseele s'était élevé avec vigueur contre l'attitude de Vandervelde et il fut décidé que la Fédération bruxelloise du Parti ouvrier, spécialement convoquée en séance privée, trancherait souverainement le conflit. Cette réunion vient d'avoir lieu, et, comme nous l'espérions, il ne subsistera rien du malaise que nos adversaires se faisaient un devoir d'envenimer et d'exploiter.

Les membres de la Fédération étaient venus en grand nombre à la « Maison du Peuple » ; Vandervelde insista tout d'abord sur l'abîme qui sépare la colonisation d'exploitation, telle celle des Anglais dans l'Inde, et la colonisation du peuplement sans laquelle l'Australie ne serait pas devenue un pays civilisé. Puis, il se plaça sur le terrain du Congrès international de Stuttgart, reprenant la thèse du citoyen Van Kol, si énergiquement développée dès Amsterdam par l'éloquent et tenace néerlandais.

Certes, le socialisme doit se prononcer énergiquement contre la colonisation capitaliste ; ses mandataires aux parlements doivent rejeter tout budget colonial présenté par un gouvernement qui n'a pas leur confiance ; mais, il n'est pas possible qu'un socialiste se désintéresse du sort du « prolétariat noir », qui est plus pauvre que le plus pauvre. Les représentants de la classe ouvrière combattront l'esclavage, le servage, au Congo ; si le Parti ouvrier désertait cette tâche, il se déshonorerait.

« Nous ne connaissons pas de frontières, conclut le leader socialiste ; on ne peut pas soutenir contre les ouvriers noirs qui seraient des « étrangers », un argument qu'on n'a pas soutenu quand nos syndicats envoyaient une partie de leur argent pour soutenir les révolutionnaires russes.

» Et, si les réformes humanitaires au Congo coûtent, les impôts qui couvriront ces frais devront peser sur les classes dirigeantes : on trouvera aisément chez elles les millions nécessaires en frappant les successions ».

L'ordre du jour déposé par Vandervelde rappelle le texte de Stuttgart :

« Estime qu'il est du devoir des mandataires socialistes de ne pas se désintéresser des questions congolaises et qu'ils ont, sur ce terrain comme sur tous les autres, le devoir de dénoncer les abus, de signaler les dangers et de proposer des remèdes ; qu'ils ont spécialement à prendre la défense vis-à-vis du capitalisme exploiteur, des indigènes comme des travailleurs blancs, en exigeant des réformes pour améliorer leur sort et en veillant au maintien de leurs droits ; qu'ils ont à laisser aux partis bourgeois la responsabilité entière des conséquences de l'annexion et à réclamer que le fardeau des dépenses soit supporté par ceux qui profitent de l'expansion coloniale ».

On se souvient que Vandervelde avait déclaré qu'il donnerait sa démission de député si la Fédération blâmait sa conduite. Quand il eut donné ses raisons, il ajouta :

« J'ai la conviction que le Parti ouvrier ne m'interdira pas d'achever mon mandat en m'empêchant de défendre les indigènes, alors qu'il m'a laissé pendant dix ans protester contre tous les abus congolais.

» Si la classe ouvrière a l'âme assez haute et grande pour réclamer des réformes pour les nègres, elle sera d'autant plus forte pour en réclamer pour elle-même ».

La Fédération adopta son ordre du jour à l'unanimité moins quatre voix et quatorze abstentions. Ainsi finit le conflit. En même temps, la Fédération socialiste anversoise décidait que ses délégués brigueraient une représentation au Conseil colonial.

G. DESMONS

CHRONIQUE

La Pitié

Clotilde fut éveillée de son léger sommeil du matin par des voix rudes, des coups de marteau, des grincements. Elle ouvrit les yeux dans sa chambre de jeune fille, qu'un seul rayon de soleil filtrant par un trou des persiennes traversait comme une flèche de lumière.

Elle se souvint alors que les ouvriers devaient ce jour même commencer les réparations du vieux château familial, car dans un mois on y recevrait son fiancé, Georges de Rochefontaine, pour célébrer les accordailles à la manière ancienne.

Ce bruit inaccoutumé qui venait du dehors était déjà un prélude de fête. Clotilde sauta à bas du lit, s'enveloppa d'un peignoir garni de rubans, courut à la croisée et poussa le volet de son bras nu. Le jour brusque fit papiller ses longs cils et elle pencha sa jolie tête brune ébouriffée. Un câble passait devant sa fenêtre, et au-dessous quelque chose s'élevait avec effort. Deux hommes debout, chacun à l'extrémité d'un échafaudage suspendu aux poulies du toit, se cramponnaient à la corde pour le faire monter contre la façade. L'un des deux ouvriers était visiblement plus faible que l'autre, car à chaque arrêt la longue planche penchait de son côté, et il devait se cramponner de nouveau pour rétablir le plan horizontal. Il se trouvait juste au-dessous de Clotilde, qui ne distinguait que ses cheveux gris sous sa casquette. L'appareil grimpait péniblement : à chaque élan, les poulies jetaient une plainte aiguë, et Clotilde dut se retirer pour ne pas être frôlée par les cordages. Deux bras raidis se montrèrent bientôt, et l'ouvrier apparut, attachant vivement son câble pour reprendre haleine. C'était un vieillard au visage sec et tanné, aux tempes creuses. Il soufflait bruyamment, et des gouttes de sueur roulaient le long de ses joues.

Ses petits yeux plissés par le soleil s'arrêtèrent un moment dans cette chambre sombre et drapée de couleurs tendres, pleine de meubles élégants et de bibelots délicats. Haletant, il aspirait le parfum de cet intérieur entrevu comme un nid de fraîcheur. Il vit enfin dans l'obscurité la figure joyeuse de la jeune fille. Cette subite apparition fit sourire le bonhomme.

— Vous avez bien dormi, mademoiselle ? prononça-t-il de cette voix qui sonne creux au gosier des vieillards.

Clotilde n'eut pas le temps de répondre. Un appel retentissait de l'autre côté. Les mains de l'ouvrier se crispèrent sur la corde et il disparut en l'air avec l'échafaudage.

***

On avait refait entièrement la façade, et Clotilde suivait, des heures entières, les allées et venues des maçons, se plaisant à travers ces tas de chaux et ces brouettes renversées. On avait pansé les blessures du château, et la grosse tour lézardée avait retrouvé son aspect redoutable et féodal. Les truelles chantaient en raclant les murs ; puis on avait vu, sous la douche des pinceaux à crépir, l'antique demeure se rajeunir et s'éclairer, avec ses volets au vert badigeon, comme un visage humain.

Chaque matin, en ouvrant la fenêtre, Clotilde constatait la marche des travaux qui la rapprochait du jour désiré. Elle se traitait de paresseuse en songeant qu'il était huit heures et que ces braves gens avaient déjà fait trois heures de travail. Ces besogneux qui préparaient la maison au futur époux étaient comme les artisans de son bonheur. Et c'est sous les traits du plus vieux, l'homme de l'échafaudage, celui qu'on appelait le père Guillaume, que sa première et vive impression s'était fixée.

Lorsqu'elle le voyait pousser sa brouette pleine de matériaux, elle sentait monter en elle une sympathie affectueuse. Elle aurait voulu diminuer le poids qui tendait ces bras secs et rigides, agitée par les cahots de la roue de fer sur le sol.

Le père Guillaume apportait tous les matins sa soupe dans une petite marmite bleue. A onze heures, il mangeait dans un coin, assis sur une pierre, tandis que ses compagnons allaient prendre leur repas chez eux ou à l'auberge. Un jour, Clotilde lui dit :

— Mettez-vous sur le banc, monsieur, vous serez mieux.

— Mademoiselle est bien bonne, mais je crains de salir ; vous savez, avec le métier... et il montra sa cotte et son pantalon poussiéreux.

— Le plâtre n'est pas sale, puisqu'il fait la maison plus belle ; allons, venez...

Le bonhomme s'était assis à côté de la jeune fille, osant à peine manger.

— Mais elle est froide, votre soupe, reprit Clotilde ; vous ne préféreriez pas la faire chauffer ?... Et puis, c'est tout votre déjeuner ?

— Oh ! pour moi, ça va bien, ça va bien. Et puis, il ne m'en faut pas tant.

Le lendemain, Clotilde avait guetté la marmite, et quand le père Guillaume vint la prendre, il trouva à l'ombre, sur la table du jardin, sa soupe fumante à côté d'une aile de poulet, d'un morceau de fromage et d'un grand verre de vin.

Clotilde avait disparu. L'ouvrier fut d'abord abasourdi, regarda aux alentours comme si on lui avait fait une farce et s'attabla. Il en fut de même les jours suivants. La jeune fille l'évitait maintenant, gênée par ce regard de reconnaissance lorsqu'elle le rencontrait au milieu de ses travaux.

Ils finirent cependant par se parler.

— Si j'osais, lui dit-il un jour à brûle-pourpoint, je vous serrerais bien la main ; mais avec celle-là...

Il eut un geste d'excuse en montrant ses gros doigts aux ongles ravagés.

— Qu'est-ce que cela fait ? répondit-elle bravement. Allons, donnez-la moi.

Et comme cette main tremblait d'émotion inexprimée, elle ne lui parut ni sale ni rude.

Ce jour-là, ils causèrent sous l'arbre, tandis qu'il déjeunait et qu'elle s'appliquait à un ouvrage de broderie. Il lui confia qu'il devait travailler pour ses trois petits-enfants, leur père, son propre fils, son fils unique, s'étant fait broyer par un train sur la voie du chemin de fer. La mère était morte de tristesse en mettant peu après le troisième enfant au monde.

— On était heureux avant ; je gardais les petits. A soixante ans, je n'étais plus retourné aux chantiers. Il a fallu y revenir pour ceux qui n'ont plus que leur grand-père ici-bas.

Il disait cela simplement, en déchirant son pain, les yeux à terre, la gorge serrée. Et Clotilde sentit en elle s'émouvoir un sentiment nouveau, vaste comme la vie et fort comme l'amour.

Les ouvriers ne purent finir à temps. Lorsque Georges arriva, ils étaient sur le toit à réparer la couverture. Ce matin-là, Clotilde se promenant dans le jardin avec son fiancé rencontra le père Guillaume brouettant des tuiles.

— C'est trop lourd pour vous, mon bon ami, dit-elle.

— Mais non, mademoiselle, on en prend l'habitude ; puis les vieilles cordes cassent moins que les neuves, ajouta-t-il en montrant ses bras maigres.

Georges de Rochefontaine caressait sa moustache. C'était un jeune homme aimable et distingué, riche et de noblesse authentique, sincèrement épris de Clotilde et voulant son bonheur ; mais ces choses-là ne l'intéressaient point.

La maison, pleine de monde, était animée et vibrante comme à la veille d'un grand événement. On déjeuna dans la salle à manger du rez-de-chaussée, dont les portes furent ouvertes. Jamais on ne vit plus beau couple de fiancés au milieu de parents plus gais et plus d'accord. Mais à travers les prévenances et les galanteries de Georges, Clotilde voyait, au détour des allées pleines de soleil, le père Guillaume qui roulait péniblement sa brouette, dressé en avant, les bras tendus, le front penché.

Après le café, quelqu'un proposa un tennis et l'on tendit le filet sous les grands marronniers de la pelouse. Les ouvriers travaillaient sur le toit, et Clotilde aperçut là-haut le père Guillaume. Il portait des tuiles dans une corbeille et marchait sur la pente avec précaution. Elle aurait voulu l'appeler, lui dire : « Attention, prenez garde ! » mais déjà son partenaire lui criait : « Play ! »

— « Ready ! » répondit-elle.

Et la balle se mit à voler d'une raquette à l'autre. Des rires, des exclamations emplirent le jardin. Clotilde était ravie de l'adresse de Georges, de sa sveltesse d'homme soigné ; tout en lui, sa belle ceinture de soie, sa chemise de flanelle, son pantalon blanc relevé au bas sur des souliers fins l'enchantait.

Un cri retentit du côté de la maison, immobilisant soudain les joueurs. On venait d'entendre la chute d'un corps dans un écroulement de matériaux. Accroupis au bord du toit, les ouvriers regardaient. Clotilde jeta sa raquette et courut. Le père Guillaume gisait sur un tas de gravats. Elle lui souleva la tête.

— Ce n'est rien, murmura-t-il. La chaleur, là-haut. J'ai été ébloui.

Georges se tenait derrière sa fiancée, les bras ballants.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit-elle ; courez donc chercher le vinaigre, de l'eau fraîche, des serviettes. — Et comme on rapportait le tout : — Allons, vite, versez sur la serviette, davantage, encore... que vous êtes maladroit !

A genoux dans la poussière, elle ne parlait plus au dandy de tout à l'heure et se souciait peu de plaire ou de déplaire. Ses mains douces passaient sur le front de l'ouvrier, qui bégayait :

— Oh ! merci, merci ; je suis tombé sur le sable heureusement ; ah ! mes petits...

Et tandis que les domestiques transportaient le blessé dans une chambre du château, Clotilde dit à Georges, devant tous :

— Dans quelques semaines, nous serons unis ; nous serons heureux et honteusement riches à ce qu'il paraît. Je crains pourtant que mon bonheur ne s'altère à la pensée qu'il y a quelque part un vieillard infirme et trois orphelins. Je vous sais généreux, mon fiancé, et vous trouverez bon qu'un coin du château les abrite. Ces trois petits, on va les chercher tout de suite... mais dépêchez-vous donc, c'est ma corbeille de noces.

Gabriel CLOUZET.

L'AFFAIRE STEINHEIL

Mme STEINHEIL AU PALAIS

La veuve attend d'être appelée chez le juge d'instruction — Le garde municipal qui l'accompagne lève la main pour dérober le visage de Mme Steinheil aux objectifs des photographes indiscrets. — Comme on le voit par notre cliché, c'est une galanterie qui lui a fort peu réussi (Voir dans nos éditions la confrontation de Mme Steinheil et de Couillard).

LE THÉATRE FLAMAND DE LILLE

DANS WAZEMMES, LES «KUNSTVRIEND» INSPIRES IMPROVISENT DES DRAMES EN LANGUE FLAMANDE, COMME JADIS DANS LES SOCIETES DE RHETORIQUE.

Nous avons fait assister nos lecteurs au spectacle peu connu des marionnettes populaires. Faisons-leur connaître aujourd'hui le théâtre Flamand de Wazemmes.

Jadis, en Flandres, il y avait dans presque chaque cité des sociétés de Rhétorique dont les membres se vouaient à l'art littéraire et scénique, composaient des ballades ou des chansons, jouaient des « mystères » et des « farces » pour le grand ébaudissement de leurs concitoyens.

Il y a à Lille une compagnie de gens dévoués qui perpétue la tradition de ces Rhétoriques flamandes et s'est donné pour but d'organiser des représentations populaires dans la vieille langue traditionnelle de la Gaule-Belgique.

En 1859, pour la première fois, à l'occasion d'une fête au bénéfice des inondés du Midi, dans une touchante idée de solidarité humaine, quelques ouvriers flamands se réunirent pour jouer un drame dans leur langue maternelle. La représentation eut un énorme succès. Cela donna aux artistes improvisés la pensée de se constituer en société pour continuer à jouer des pièces en flamand et fournir ainsi à la population flamingante lilloise une occasion de se distraire sainement.

La « Cécilia » était fondée. Les « Kunstvriend » — amis de l'art — instituaient une fondation curieuse et bienfaisante qui devait se prolonger jusqu'à nos jours et va bientôt compter un demi-siècle.

Ce fut longtemps dans un cabaret de la rue de Juliers que les « Kunstvriend » exercèrent leurs talents. Depuis six ans environ, ils ont transporté leurs tréteaux dans une salle de la rue des Postes. L'agencement en est typique. C'est une vaste chambre où, les jours de représentation, quatre-vingt personnes se pressent, juchées sur des bancs, accoudées à une petite galerie supérieure, accroupies sur l'escalier. Des guirlandes de papier multicolore font des festons aux tons un peu durs entre des écussons de Belgique. Au centre de la pièce, pen ! un touffu « rosen-hoed » — chapeau de roses — comme on en voyait encore il y a cinquante ans les jours de fêtes dans les rues des vieilles cités flamandes.

Au fond du logis est la scène. Elle évoque, par sa simplicité, le souvenir des « hourdages » nuyennageux.

Un peintre, naïf un tantinet, a brossé un manteau d'arlequin, un rideau et des décors simplistes. C'est tout juste si on n'accroche pas une pancarte sur les portants pour apprendre au public : « Ceci est une forêt » ou « Ceci est un riche palais »...

Qu'importent ces frustes accessoires. J'ai hâte de vous dire par quels merveilleux moyens, avec quelle ardeur d'âme les artistes, les « Kunstvriend » se vouent à leur œuvre d'art populaire, à l'amusement de leurs compatriotes !

Ils sont une vingtaine, hommes et femmes, sous la direction de Jules Van Esse, Flamand éclairé, qui est admirablement secondé dans son activité par un peintre en décors, Pierre De Sutter... Ce ne sont point des gens à prétentions, à phrases. Ils portent le treillis et la casquette, gagnent leur vie d'une très modeste façon.

Le premier rôle des femmes fait des ménages. La « mère noble » de la troupe est l'épouse d'un petit ouvrier bordeur. Mais ils sont « inspirés » ! Le mot est gros pour nos temps sceptiques ; il est admirablement juste. Dès que ces amis de l'art sont réunis, ils sont pris par le grand frisson dramatique, ils abandonnent leur vie banale et noire, entrant dans le domaine grisant de la fiction. Ils ne sont plus le pauvre peintre de lettres, la ménagère exténuée, l'épouse du bordeur ; ils sont les héros du Roman, les symboles vivants des sentiments généreux ou terribles, et ils ont une lumière pure et brûlante dans les yeux ; ils sont hors des soucis, des poussières, des labeurs ; ils créent des larmes, des souffles héroïques, des cris d'angoisse, et c'est là une seconde vie, pour eux, magnifique et illuminée.

L'un d'eux a lu un roman : souvent le feuilleton d'un journal, et il en explique à ses compagnons de la Cécilia l'intrigue. On discute du parti que l'on pourrait en tirer pour « faire une pièce ». Les esprits de ces ouvriers s'éclairent d'une flamme quasi-géniale. Le plan d'un drame est arrêté. On n'ira pas plus loin. Celui qui a lu le roman explique à chacun le rôle qu'il aura à tenir, les sentiments qu'il aura à exprimer. Vient la représentation.

Vêtus de quelques oripeaux indiquant quels costumes on voulut figurer, devant la salle accroupie et silencieuse de la salle, les « Kunstvriend » entrent en scène. Malgré le mesquin de ce qui les entoure, ils ont le geste tragique et ample, leurs yeux ont un éclat d'hypnose, ils récitent ce que leur imagination leur dicte sur le thème très vague de la pièce. Ils créent les jeux de scène, ils improvisent les effets, ils bornent à leur gré la durée des actes. Le flamand seul résonne sur la scène. Il n'y a que des Flamands dans la salle. On dirait le refuge claudestin de la vieille race autochtone, la réunion cachée des fidèles d'un culte proscrit s'adonnant avec une ferveur d'autant plus intense aux mystères de leur foi. C'est plus que du théâtre, c'est du sacerdoce. Il y a une fièvre mystique chez les spectateurs et les acteurs. Bien que ce soit un drame que l'on joue, il y a trois camarades violoneux qui jouent en sourdine des motifs adaptés aux crises de la scène. Ils n'ont rien appris, eux non plus, ils improvisent, ils suivent des doigts brûlants les mouvements passionnés de leur cœur, et ils jouent une mélopée tantôt farouche, tantôt mélancolique. Cela semble la

ECHOS

LA MAISON SOUTERRAINE

Décidément, les architectes américains aiment les nouveautés !

Jusqu'à présent, ils s'étaient ingéniés à élever dans leurs grandes villes des maisons d'une hauteur inouïe. Les « gratte-ciel » qu'ils construisaient, avec un nombre prodigieux d'étages, avaient de quoi étonner les entrepreneurs de notre vieille Europe.

Voici maintenant qu'ils rabaissent sensiblement leur idéal et emploient leur virtuosité dans un sens inverse, à construire des maisons souterraines.

Un édifice qu'on construit à New-York aura six étages souterrains, suffisamment ventilés et éclairés pour que leur confortable ne le cède en rien à celui des étages supérieurs.

C'est la première maison « gratte-terre ». Il paraît qu'il y en aura d'autres.

DEPARTEMENT DU NORD
Arrondissement de Lille

EXTRAIT du jugement rendu contradictoirement par le Tribunal de première instance, séant à Lille, jugeant correctionnellement, à l'audience du 27 novembre 1908.

A la charge de CATTEAU Emile-Alphonse-Albert-Joseph, âgé de 40 ans, né à Roncq, le 14 juin 1868, profession de marchand de beurre, demeurant à Tourcoing.

Convaincu du délit de mise en vente de beurre falsifié, commis le 16 septembre 1908.

Vu les articles 1, 3 et 7 de la loi du 1er août 1905 ;

Le Tribunal le condamne à huit jours d'emprisonnement, *avec sursis*, et mille francs d'amende ;

Dit que le présent jugement sera, par extrait, en première page, inséré, aux frais du condamné, dans les journaux le *Réveil du Nord*, le *Progrès du Nord*, la *Dépêche* et l'*Echo du Nord*, sans toutefois que le coût de chaque insertion puisse excéder la somme de cent francs, — et affiché au nombre de deux exemplaires dans la ville de Tourcoing, dont un à la porte du domicile de Catteau et l'autre à la porte principale de la Mairie, avec défense, pendant une durée de sept jours, d'enlever lesdites affiches.

N'y ayant appel.

Vu au Parquet :
Pour le Procureur de la République,
Prosper COMPANS.
Pour extrait conforme,
délivré à M. le Procureur de la République,
Le Greffier.
Irénée DAMMARETZ

DEPARTEMENT DU NORD
Arrondissement de Lille

EXTRAIT du jugement rendu contradictoirement par le Tribunal de première instance, séant à Lille, jugeant correctionnellement, *à l'audience du 27 novembre 1908.*

A la charge de Lefebvre Jean-Joseph, âgé de 35 ans, né à Sainghin-en-Weppes, le 27 janvier 1873, profession de cultivateur, demeurant à Sainghin-en-Weppes.

Convaincu du délit de mise en vente et de vente de beurre falsifié, commis le 14 septembre 1908.

Vu les articles 1 3, et 7 de la loi du 1er août 1905 :

Le tribunal le condamne à une amende de deux cents francs;

Dit que le présent jugement sera par extrait, en première page, inséré, aux frais du condamné, dans les journaux « Le Réveil du Nord », « Le Progrès du Nord », « La Dépêche » et « l'Echo du Nord », sans toutefois que le coût de chaque insertion puisse excéder la somme de cent francs.

N'y ayant appel.

Vu au Parquet :
Pour le Procureur de la République,
Prosper COMPANS.
Pour extrait conforme
délivré à M. le Procureur de la République
Le Greffier,
Irénée DAMMARETZ.